

et la pose de la pierre comportaient les raffinements les plus délicats, ne pouvait être construit que par des artistes. Mais pour élever ces massifs de blocage, ces voûtes de béton et ces armatures de briques, n'importe quels bras suffisaient. Aussitôt que l'architecte avait tracé le plan sur le terrain, des milliers d'hommes, dirigés par quelques artisans, s'y installaient. Sous la poussée de leur effort machinal, l'ouvrage progressait vite. Les piles, les arcs, les coupes surgissaient de terre, comme par miracle. En peu de mois, l'édifice apparaissait dans ses lignes essentielles, avec ce caractère de hardiesse, de puissance et de stabilité que, par un étrange paradoxe, Rome rechercha d'autant plus dans ses monuments qu'elle inclinait davantage vers sa ruine.

#### LES CATACOMBES DE SAINT-CALIXTE

Les formules décoratives. — L'image du Christ. — Allégories et symboles. — Les premiers états de la conscience chrétienne.

Dès l'origine, les chrétiens eurent à cœur de n'être pas séparés dans la mort et d'attendre, l'un à côté de l'autre, loin des païens, l'accomplissement des espérances communes. Leurs tombes se groupèrent d'abord entre la Voie Ardéatine et la Voie Appienne. Avant même la fin du premier siècle, il s'était formé là des cimetières importants, qui plus tard ont reçu les noms de Saint-Calixte, de Domitille et de Saint-Sébastien (1).

(1) Primitivement, le nom de « Catacombes » ne désigna que le cimetière de Saint-Sébastien. C'est là, dans la crypte de la Platonie, que les restes des Apôtres Pierre et Paul furent mis en sûreté, lors des persécutions du troisième siècle. C'est là aussi que, pendant le moyen âge, l'imagination des pèlerins localisa toute la légende catacombale.

L'impression première est de toute sérénité. Jamais le séjour de la mort ne présenta un aspect moins lugubre, moins effrayant. Sur les murs, on ne lit que des paroles d'espoir, des vœux de quiétude, des promesses de lumière, de fraîcheur, de repos. Et les images peintes ne représentent que des scènes paisibles, des emblèmes d'affranchissement, des symboles de résurrection. Par instant même, on hésite à se croire au milieu de sépultures chrétiennes, tant l'art qui s'y manifeste a conservé le caractère païen. Les formules ornementales du style gréco-latin s'y reconnaissent à chaque pas; les types classiques se retrouvent partout. Telle agape eucharistique semble un banquet profane; tel décor d'arabesques pourrait se voir au Palatin; telles jeunes femmes qui traversent l'espace, une coupe de fleurs à la main, seraient à leur place dans une villa de Pompéi.

Un autre motif de surprise est qu'on ne voit presque jamais de croix dans les Catacombes; on n'en connaît même que deux représentations qui datent du quatrième siècle, sinon du cinquième. Et l'on y chercherait en vain le crucifix. C'est que les Anciens attachaient une infamie particulière au supplice de la croix. On l'épargnait aux citoyens romains, on le réservait

aux esclaves, aux voleurs, aux condamnés les plus ignominieux. Le gibet du Golgotha était, pour les païens, un sujet continuel de dérision à l'égard des chrétiens qui défendaient presque Jésus d'être mort dans un tel opprobre. Aussi la plus antique figuration du Sauveur crucifié n'est-elle pas d'une main chrétienne : c'est la célèbre caricature, griffonnée sur le mur d'un corps de garde du Palais impérial. Elle représente un jeune homme en adoration devant un personnage à tête d'âne, attaché sur une croix. Au-dessous, on lit, en lettres grecques : « Alexamène adore son Dieu (1) ». L'effigie du Christ vivant est presque aussi rare, dans les Catacombes, que celle du Christ mort. Cette hésitation, cette réserve à reproduire les traits de Jésus provient, sans doute, de l'incertitude où l'on était quant à l'image réelle du Sauveur. On sait avec quelle passion l'Église naissante agita cette question. Les uns, arguant des pro-

(1) Le crucifix n'apparaît dans les églises qu'au huitième siècle. Mais, jusqu'au onzième, c'est Jésus triomphant et non pas Jésus agonisant qui est toujours figuré sur la croix. L'artiste évite avec soin tout ce qui pourrait évoquer l'idée de souffrance et d'infamie. C'est l'apothéose qu'il représente, et non pas le supplice. L'image du Christ sanglant, émacié, cadavérique, ne prévaut que vers le milieu du douzième siècle.

phéties messianiques, soutenaient que le Fils de Dieu était le plus laid des hommes ; on allait même jusqu'à lui attribuer des formes abjectes. C'était l'avis de Tertullien notamment. Les autres affirmaient, au contraire, qu'une grâce ineffable ornait le visage du Rédempteur, et que la sublimité de son âme transparaissait dans ses yeux. Sans le savoir, ceux-là restaient fidèles à l'antique idéal du *paganisme*, qui taisait de la beauté physique le premier des attributs divins. Leur thèse paraît avoir prévalu, pendant un assez long temps, parmi les décorateurs des Catacombes ; car, généralement, le Christ y est représenté jeune, imberbe, avec des traits fins, un sourire doux et de longs cheveux ondulés. Ce n'est guère avant le triomphe de l'Église que le type actuel a été conçu.

Les sujets qui sont le plus fréquemment traités sur les murs et les voûtes consistent en symboles, tels que l'ancre, la colombe, la palme, le poisson, l'agneau, ou en allégories, telles que le Bon Pasteur rapportant la brebis égarée, le navire battu par la tempête, Orphée apprivoisant les bêtes féroces aux sons de sa lyre, etc... Une image encore plus souvent reproduite est celle d'une femme qui prie debout, les bras étendus. C'est l'*orante*, poé-

tique emblème de l'âme affranchie de l'épreuve terrestre et transportée au ciel, où elle intercède en faveur des survivants.

La Bible n'a fourni aux peintres funéraires qu'un petit nombre de motifs. Adam et Ève, Noé dans l'arche, le sacrifice d'Abraham, Moïse frappant le rocher d'Horeb, Jonas et la baleine, Daniel dans la fosse aux lions, le paralytique guéri, Lazare ressuscité, le repas de Tibériade, etc.

De même que pour la croix, on s'étonne de ne rencontrer que fort peu d'images à signification dogmatique. La doctrine et la liturgie sont presque absentes des Catacombes. On y chercherait en vain les formules de Nicée. Moins encore y trouverait-on la trace des grandes controverses qui, dès le quatrième siècle, ont partagé l'Église. Assurément, les chrétiens qui venaient déposer ici leurs morts ne se souciaient guère de la nature du Verbe et de la substance du Fils. Seules, quelques tombes ecclésiastiques font exception.

Mais si la théologie se montre à peine, le sentiment moral s'exprime partout. Et c'est là le charme infini des Catacombes. Nulle part on n'évoque mieux les premiers états de la conscience chrétienne, son spiritualisme enthousiaste, ses besoins d'amour et de rédemption,

son idéal nouveau de justice et de fraternité, son culte pur de Dieu.

Est-il, par exemple, rien de plus significatif que cette égalité dans la mort, ce rapprochement de toutes les conditions? Le pauvre et le riche, l'ouvrier et le patricien, le fossoyeur et l'évêque dorment côte à côte, sous la garantie des mêmes promesses, dans l'attente du même réveil. Pour la première fois, l'esclave est relevé de l'incapacité religieuse qui le frappait depuis des siècles. Pour la première fois, une valeur morale lui est reconnue, et il participe aux rites sacrés. D'ailleurs, saint Paul n'a-t-il pas dit : « Il n'y a plus d'esclave ni de maître; car vous n'êtes plus qu'une seule chose en Jésus-Christ? » Le travail aussi est réhabilité. Honneur est rendu à l'artisan qui a longtemps peiné sur l'ouvrage. Et, pour qu'il ne doute pas de sa dignité nouvelle, l'outil de son métier est gravé sur sa tombe. Ainsi, le marteau, le burin, la serpe, la pioche, l'équerre deviennent signes de noblesse et remplacent, sur les sépultures chrétiennes, les pompeuses épitaphes qui, sur les sarcophages païens, rappellent les titres officiels du mort, les hauts grades obtenus, les grandes fonctions remplies.

#### SAINT-CLÉMENT

L'évêque Clément. — Le sanctuaire de Mithra. — L'église primitive. — Grégoire VII et le sac de 1084. — La basilique du onzième siècle.

Entre le Cælius et l'Esquilin, à deux pas du Colisée, une église consacre le souvenir de saint Clément.

L'évêque Clément, qui mourut sous Trajan, fut, après les Apôtres, la plus grande figure du christianisme primitif. Ayant connu saint Pierre et saint Paul, il se considérait comme leur successeur direct, comme l'héritier de leurs pouvoirs et le dépositaire de leur pensée. Un haut sentiment de sa primauté l'inspirait. S'il n'eut pas le titre de pape, il en tint déjà le langage. L'idée de transmission apostolique et de hiérarchie sacerdotale date de lui. Son épître aux Corinthiens fut comme la première pierre du catholicisme romain.

Il demeurait au lieu même où la basilique se voit aujourd'hui.

L'édifice est précédé d'un *atrium* auquel